

Alain Touraine, *La parole et le sang*, Paris, Odile Jacob, 1988,  
532 pages

Pierre Mouterde

Numéro 14, printemps 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1002101ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1002101ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (imprimé)

1923-5771 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mouterde, P. (1990). Compte rendu de [Alain Touraine, *La parole et le sang*, Paris, Odile Jacob, 1988, 532 pages]. *Cahiers de recherche sociologique*, (14), 191–194. <https://doi.org/10.7202/1002101ar>

champs, que les critères des choix n'aient pas été précisés et que n'ait pas été définie, au préalable, la notion de champ: est-ce un objet, une région de la théorie générale, un paradigme? Plus préjudiciables me paraissent être les coquilles qui émaillent le texte. Quelques-unes sont de véritables contre-sens: "*L'automatisation d'un champ d'analyse spécifique*" au lieu d'*autonomisation* (p. 395); "Touraine entend, grâce au concept d'historicité, donner le dernier coup *de* l'historicisme" (p. 162): c'est bien sûr "*à* l'historicisme" qu'il faut lire. Ces coquilles frappent parce qu'elles détonnent par rapport à la présentation claire et élégante du texte. Lequel, en tout état de cause, garde ses mérites et atteint son objectif déclaré "d'armer le lecteur des concepts et méthodes pour décrypter et comprendre les sociétés actuelles".

Marcel RAFIE  
Département de sociologie  
Université de Québec à Montréal

Alain Touraine, *La parole et le sang*, Paris, Odile Jacob, 1988, 532 pages.

*La parole et le sang* d'Alain Touraine: un beau livre de 532 pages, une véritable somme sur l'Amérique latine d'aujourd'hui, sur ses innombrables problèmes politiques et sociaux. Un livre qu'il faut lire... avec circonspection cependant.

On connaît Alain Touraine, sociologue prolifique qui nous a habitué à une pensée originale par le biais de laquelle, au-delà d'un marxisme ossifié ou structuralisé, il a cherché à cerner les changements sociaux qui étaient à l'œuvre dans nos sociétés "industrielles", ainsi qu'à redéfinir la place et le rôle central des mouvements sociaux.

*Sociologie de l'action, La société post-industrielle, Lettres à une étudiante, La voix et le regard*, sont quelques-uns des titres les plus connus et qui tous à leur manière mettent en évidence que le "neuf" aujourd'hui n'est pas de l'ordre de la production des biens matériels, mais de celui de la culture, et que la vie sociale est avant tout, projet, débat, création, conflits.

Mais parallèlement à ce décryptage des mouvements qui animent les sociétés du "nord", Alain Touraine a toujours gardé un intérêt marqué pour l'Amérique latine qu'il connaît depuis plus de trente ans (1956), et dans laquelle il a effectué de nombreux et longs séjours, plus particulièrement au Chili, au Brésil et au Mexique.

Là encore des "ouvrages-balises": *Vie et mort de l'Unité populaire, Les sociétés dépendantes...* avec aujourd'hui *La parole et le sang*, une sorte de synthèse

encyclopédique qui semble parachever et affiner nombre des thèses et des descriptions qui étaient présentes dans ses précédents écrits.

Le fil directeur de cette analyse est le suivant: "Éclairer les formes de l'action sociale et politique, les manières de faire de la politique en Amérique latine" (p. 14), mettre l'accent donc sur "l'Amérique latine en mouvement". Et ce en évitant quelques-uns des travers et images qu'Alain Touraine s'est fait toute sa vie un devoir de dénoncer et qui, selon lui, embarrassent trop souvent nos visions de "gens du nord": images d'une Amérique meurtrie par la répression ou la misère, ou à l'inverse soulevée par les rythmes de la danse, de la vie, "des tambours afro-brésiliens ou cubains". "J'ai voulu", écrit-il dans les toutes premières pages, "lutter contre cette Amérique latine construite par des étrangers pour y projeter leurs peurs et leurs espoirs... mon parti pris est de montrer l'Amérique latine telle qu'elle existe pour elle-même..." (p. 15).

Pari ambitieux, au service duquel Alain Touraine mettra sa grande culture, mais aussi son impressionnante connaissance empirique, ainsi que ses traditionnelles catégories d'analyse sociologiques.

On sait en effet que, pour Alain Touraine, l'Amérique latine — comme ensemble de "sociétés dépendantes" — connaît un "mode de développement" particulier (une combinaison propre de rationalisme économique et de mobilisation politique et sociale), et que son "défi" réside justement dans le fait d'être capable de passer d'un type de société à un autre (moins dépendante). Dans le cas de l'Amérique latine, ce processus de passage, de "transition", ne peut s'effectuer qu'à l'aide de ce qui lui apparaît en être l'agent central, l'État. Et ce précisément parce qu'en Amérique latine les situations de classe n'auraient pas la netteté de celles de l'Europe par exemple du XIXe siècle, comme d'ailleurs les acteurs eux-mêmes qui se caractériseraient essentiellement par leur "faiblesse". Faiblesse de la classe capitaliste à l'hétérogénéité structurelle, mais aussi faiblesse des "travailleurs", qu'ils soient "employés", "ouvriers et paysans", profondément segmentés, "grémialisés", "dualisés" par le type même d'organisation productive générée par la dépendance.

D'où l'absence de correspondance entre "situations et conduites". D'où cette "tridimensionnalité" de l'action politique, un véritable mouvement politique ne pouvant acquérir la force à laquelle il aspire (et modifier ainsi la société) qu'en unissant dans une même protestation "luttés pour la modernisation", "luttés pour l'indépendance nationale" et "revendications de classe". D'où enfin cette "parole" et ce "sang", cette dualité si profonde qui détermine la politique latino-américaine, mieux cette contradiction, cette tension permanente entre une rhétorique politique passionnée et fleurie, et des logiques de violence souterraine qui ne cessent de refaire surface.

C'est là d'ailleurs que git l'essentiel du projet d'Alain Touraine: celui de travailler à une analyse qui permettrait "d'augmenter la capacité politique de

l'Amérique latine et par conséquent les chances de la démocratie, qui faiblissent quand les situations sont déterminées de l'extérieur, et qui se renforcent lorsque s'étend le nombre et l'activité de ceux qui y participent." (p. 21)

Le projet d'emblée, comme d'ailleurs les catégories sociologiques qui les sous-tendent, paraissent, il va de soi, des plus intéressants. Pourtant, au-delà de tout, au-delà de l'érudition, de la "brillance", de la somme des références, on ne peut pas ne pas ressentir un certain "malaise" en terminant la lecture de cet ouvrage.

Ce discours se présente en effet aussi comme une "machine de guerre" tant au niveau théorique qu'idéologique. Une machine de guerre contre un certain marxisme "stalinisé" et bien anachronique, mais aussi contre cette vision de l'Amérique latine selon laquelle le développement du continent dépendrait d'une remise en cause radicale des rapports de domination nord-sud (centre-périphérie) ainsi que d'une "déconnexion" sociale, politique et économique véritable, comme l'ont fait Cuba, le Nicaragua et même le Chili de l'Unité populaire, et demain peut-être le Brésil de Lula.

Pourquoi ce parti pris évident, non exempt de "schématisation" et de raccourcis historiques des plus discutables (voir les passages sur Cuba et le Nicaragua: le vernis "scientifique" en prend un coup...!)?

C'est que le projet d'Alain Touraine est bien à cette image. Tout en ayant digéré, intégré et retraduit bon nombre des catégories marxistes, il a tenté — si horrifié qu'il était par l'"économisme déterministe" et la vulgate stalinienne (et on le comprend!) — d'en faire une critique systématique, et sur cette base de construire une sociologie "originale", radicalement différente et située au-delà du marxisme.

Si la tentative a quelque chose de fascinant, il faut dire qu'en ce qui concerne l'Amérique latine, on reste, quant au résultat théorique, "sur sa faim". Car à y regarder de près, rien dans les grandes catégories tourainiennes (État, mouvement social tridimensionnel, mode de développement, dépendance) ne nous aide à mieux comprendre (au-delà il va de soi de descriptions empiriques fort intéressantes) la dynamique et l'évolution de l'Amérique latine contemporaine, ni non plus à dépasser (au niveau de la prédiction, de l'explication et de la cohérence interne) n'importe quelle analyse marxiste un tant soit peu "déstalinisée" (déseuropéanisée) et critique par rapport aux excès structuralistes de l'école de la dépendance.

À cet égard les typologies sociétales proposées par Touraine, ou plus exactement les "modes de développement" définis par lui, ont tous implicitement pour point de référence ou d'aboutissement, les modes de développement centraux des pays du "nord" (voir à ce sujet les comparaisons lancinantes avec l'Europe du XIXe siècle), comme si curieusement le sociologue oubliait le fait que le développement des pays du "sud" (de la périphérie) est induit, déformé, par le type de rapports qu'ils entretiennent et subissent (qu'on songe ne serait-ce qu'aux diktats du F.M.I.). Il est vrai, pour être juste, que Touraine fait très souvent référence à ce

type de problème, mais il n'en tient jamais compte au niveau de ses "concepts-clé".

Il y a en effet un contexte "socio-économique mondial" et en son sein une structuration hiérarchisée des relations économiques qu'aucune analyse sociologique ne peut négliger. Y compris si, plutôt que d'utiliser le référent discutable de "pays", on met en jeu l'interaction et la combinaison de "pouvoirs politiques" (les instances politiques des principaux pays du "centre") et de "pouvoirs économiques" (les grands groupes multinationaux, les consortiums bancaires, etc...).

Alors que bien souvent l'école de la dépendance avait indûment privilégié (pour expliquer le sous-développement) les seuls facteurs exogènes (la structure de l'économie mondiale), Touraine semble tomber dans l'excès contraire. Il les met entre parenthèse et centre essentiellement son analyse sur les facteurs endogènes. Un présupposé lourd de conséquences...

Quant aux choix politiques qu'une telle entreprise légitime, on ne peut que les questionner: ne s'agirait-il pas d'une sorte de troisième voie entre le capitalisme "dépendant" et le socialisme "autoritaire", au sein de laquelle l'État (l'État capitaliste?) jouerait un rôle central? Après tout pourquoi pas?

À moins qu'on ne s'aperçoive qu'un tel schéma "théorique" risque fort de ressembler dans "les faits" (et les faits sont têtus) à un projet "social-démocratisant"... celui-là même qui au Venezuela du printemps 1989 en a fini si radicalement avec les émeutes de la faim... celui qui aujourd'hui cautionne la transition "sous tutelle militaire" au Chili... ou celui qui sert de paravent aux exactions des militaires au cœur de l'Altiplano péruvien...

Et à n'en pas douter, ce n'est certainement pas ce pourquoi Alain Touraine débat si passionnément et a tant écrit...

Pierre MOUTERDE  
Département des sciences humaines  
Cegep de Limoilou

Neil J. Smelser (dir.), *Handbook of Sociology*, Beverly Hills, Sage Publications, 1988, 824 pages.

Cet excellent manuel présente le profil de la sociologie américaine contemporaine "multinationalisée". Bien que la perspective d'analyse soit souvent comparative, les vingt-deux chapitres de l'ouvrage ne sont pourtant écrits que par des chercheurs américains. Neil J. Smelser nous informe que: